

Chapitre 6 – Du Nouveau Roman au nouveau réalisme

Table des matières

Chapitre 6 – Du Nouveau Roman au nouveau réalisme	1
Texte 1 Robbe-Grillet, <i>Les Gommés</i> , 1953, p.126	2
Texte 2 Perec, <i>Les Choses</i> , 1965, p.128	4
Texte 3 Simon, <i>La Route des Flandres</i> , 1975, p.129	6
Texte 4 Duras, <i>La Douleur</i> , 1985, p.130	8
Texte 5 Modiano, <i>Dora Bruder</i> , 1997, p.132	11
Texte 6 Carrère, <i>L'Adversaire</i> , 2000, p.133	13
Texte 7 Houellebecq, <i>La Carte et le Territoire</i> , 2010, p.134	15
Texte écho Sarraute, <i>L'Ère du soupçon</i> , 1956, p.135	17

Texte 1 Robbe-Grillet, *Les Gommages*, 1953, p.126

Wallas enquête sur une affaire de meurtre sans cadavre – et pour cause : la victime, manquée, fait croire à sa mort pour se protéger. Il erre dans la ville comme dans un labyrinthe pour retrouver le coupable. Entre deux errances, il s'arrête dans un fastfood où se trouvent des distributeurs de nourriture.

Wallas fait le tour des appareils. Chacun d'eux renferme – placés sur une série de plateaux de verre, équidistants¹ et superposés, – une série d'assiettes en faïence où se reproduit exactement, à une feuille près, la même préparation culinaire. Quand une colonne se dégarnit², des mains sans visage complètent les

5 vides, par-derrrière.

Arrivé devant le dernier distributeur, Wallas ne s'est pas encore décidé. Son choix est d'ailleurs de faible importance, car les divers mets proposés ne diffèrent que par l'arrangement des articles sur l'assiette ; l'élément de base est le hareng mariné.

10 Dans la vitre de celui-ci Wallas aperçoit, l'un au-dessus de l'autre, six exemplaires de la composition suivante : sur un lit de pain de mie, beurré de margarine³, s'étale un large filet de hareng à la peau bleu argentée ; à droite cinq quartiers de tomate, à gauche trois rondelles d'œuf dur ; posés par-dessus, en des points calculés, trois olives noires. Chaque plateau supporte en outre une fourchette

15 et un couteau. Les disques de pain sont certainement fabriqués sur mesure.

Wallas introduit son jeton dans la fente et appuie sur un bouton. Avec un ronronnement agréable de moteur électrique, toute la colonne d'assiettes se met à descendre ; dans la case vide située à la partie inférieure apparaît, puis s'immobilise, celle dont il s'est rendu acquéreur. Il la saisit, ainsi que le couvert qui

20 l'accompagne et pose le tout sur une table libre. Après avoir opéré de la même façon pour une tranche du même pain, garni cette fois de fromage, et enfin pour un verre de bière, il commence à couper son repas en petits cubes.

Un quartier de tomate en vérité sans défaut, découpé à la machine dans un fruit d'une symétrie parfaite.

25 La chair périphérique, compacte et homogène, d'un beau rouge de chimie, est régulièrement épaisse entre une bande de peau luisante et la loge où sont rangés les pépins, jaunes, bien calibrés, maintenus en place par une mince couche de gelée verdâtre le long d'un renflement du cœur. Celui-ci, d'un rose atténué légèrement granuleux, débute, du côté de la dépression⁴ inférieure, par un faisceau⁵

30 de veines blanches, dont l'une se prolonge jusque vers les pépins – d'une façon peut-être un peu incertaine.

Tout en haut, un accident à peine visible s'est produit : un coin de pelure, décollé de la chair sur un millimètre ou deux, se soulève imperceptiblement.

Alain Robbe-Grillet, *Les Gommages*, © Les Éditions de Minuit, 1953.

1. Placés à la même distance.
2. Se vide.
3. Substitut de beurre à base de graisse végétale.
4. Creux.
5. Réseau.

Texte 2 Perec, *Les Choses*, 1965, p.128

Les Choses retrace le parcours d'un couple toujours en quête de plus d'argent, de « choses », d'espace, de reconnaissance sociale. Cet extrait se situe dans les premières pages du roman.

Leur appartement serait rarement en ordre, mais son désordre même serait son plus grand charme. Ils s'en occuperaient à peine : ils y vivraient. Le confort ambiant leur semblerait un fait acquis, une donnée initiale, un état de leur nature. Leur vigilance serait ailleurs : dans le livre qu'ils ouvriraient, dans le
5 texte qu'ils écriraient, dans le disque qu'ils écouterait, dans leur dialogue chaque jour renoué. Ils travailleraient longtemps, sans fébrilité¹ et sans hâte, sans aigreur. Puis ils dîneraient ou sortiraient dîner ; ils retrouveraient leurs amis ; ils se promèneraient ensemble.

Il leur semblerait parfois qu'une vie entière pourrait harmonieusement s'écouler
10 entre ces murs couverts de livres, entre ces objets si parfaitement domestiqués qu'ils auraient fini par les croire de tout temps créés à leur unique usage, entre ces choses belles et simples, douces, lumineuses. Mais ils ne s'en sentiraient pas enchaînés : certains jours, ils iraient à l'aventure. Nul projet ne leur serait impossible. Ils ne connaîtraient pas la rancœur, ni l'amertume, ni l'envie. Car leurs moyens
15 et leurs désirs s'accorderaient en tous points, en tout temps. Ils appelleraient cet équilibre bonheur et sauraient, par leur liberté, par leur sagesse, par leur culture, le préserver, le découvrir à chaque instant de leur vie commune.

Georges Perec, *Les Choses*, © Julliard, 1965.

1. Excitation nerveuse intense.

Texte 3 Simon, *La Route des Flandres*, 1975, p.129

Georges, narrateur intermittent du roman, est soldat en 1940 ; il assiste à la mort de son oncle, le capitaine Reixach, officier de cavalerie. Il se demande si cette mort n'est pas un suicide déguisé. Il s'agit là de la fin du roman.

[...] il lui aurait fallu une glace à
plusieurs faces, alors il¹ aurait pu se
voir lui-même, sa silhouette grandissant
jusqu'à ce que le tireur distingue

5 peu à peu les galons, les boutons de
sa tunique les traits mêmes de son
visage, le guidon choisissant maintenant
l'endroit le plus favorable sur
sa poitrine, le canon se déplaçant
10 insensiblement, le suivant, l'éclat du
soleil sur l'acier noir à travers l'odorante
et printanière haie d'aubépine.

Mais l'ai-je vraiment vu ou cru le
voir ou tout simplement imaginé
15 après coup ou encore rêvé, peut-être
dormais-je n'avais-je jamais cessé de
dormir les yeux grands ouverts en plein jour bercé par le martèlement monotone
des sabots des cinq chevaux piétinant leurs ombres ne marchant pas exactement
à la même cadence de sorte que c'était comme un crépitement alternant se
20 rattrapant se superposant se confondant par moments comme s'il n'y avait plus

qu'un seul cheval, puis se dissociant de nouveau se désagrégeant recommençant
semblait-il à se courir après et cela ainsi de suite, la guerre pour ainsi dire étale,
pour ainsi dire paisible autour de nous, le canon sporadique² frappant dans les
vergers déserts avec un bruit sourd monumental et creux comme une porte en
25 train de battre agitée par le vent dans une maison vide, le paysage tout entier
inhabité vide sous le ciel immobile, le monde arrêté figé s'effritant se dépiautant
s'écroulant peu à peu par morceaux comme une bâtisse abandonnée, inutilisable,
livrée à l'incohérent, nonchalant³, impersonnel et destructeur passage du temps.

Claude Simon, *La Route des Flandres*, © Les Éditions de Minuit, 1975.

1. Le capitaine Reixach.
2. Irrégulier et rare.
3. Sans entrain ni intérêt.

Texte 4 Duras, *La Douleur*, 1985, p.130

Duras présente les textes publiés dans le recueil *La Douleur* comme un journal qu'elle a retrouvé dans une armoire mais qu'elle ne se rappelle pas avoir écrit. Dans la nouvelle qui a donné son titre au recueil, elle y relate, à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, l'attente du retour éventuel de son mari Robert L. (l'écrivain Robert Antelme), déporté à Dachau.

Mardi 24 avril.

Le téléphone sonne. Je me réveille dans le noir. J'allume. Je vois le réveil : cinq heures et demie. La nuit. J'entends : « Allô ?... quoi ? » C'est D. qui a dormi à côté. J'entends : « Quoi, qu'est-ce que vous dites ? Oui, c'est ici, oui, Robert L. »

5 Silence. Je suis près de D. qui tient le téléphone. J'essaye d'arracher l'écouteur. Ça dure. D. ne lâche pas. « Quelles nouvelles ? » Silence. On parle de l'autre côté de Paris. J'essaye d'arracher le téléphone, c'est dur, c'est impossible. « Et alors, des camarades ? » D. lâche le téléphone et il me dit : « Ce sont des camarades de Robert qui sont arrivés au Gaumont. » Elle hurle : « Ce n'est pas vrai. » D. a

10 repris l'appareil. « Et Robert ? » Elle essaye d'arracher. D. ne dit rien, il écoute, l'appareil est à lui. « Vous ne savez rien de plus ? » D. se tourne vers elle : « Ils l'ont quitté il y a deux jours, il était vivant. » Elle n'essaye plus d'arracher le téléphone. Elle est par terre, tombée. Quelque chose a crevé avec les mots disant qu'il était vivant il y a deux jours. Elle laisse faire. Ça crève, ça sort par

15 la bouche, par le nez, par les yeux. Il faut que ça sorte. D. a posé l'appareil. Il dit son nom à elle : « Ma petite, ma petite Marguerite. » Il ne s'approche pas, il ne la relève pas, il sait qu'elle est intouchable. Elle est occupée. Laissez-la tranquille. Ça sort en eau de partout. Vivant. Vivant. On dit : « Ma petite,

© Nathan - Horizons pluriels 1^{re}, 2019

ma petite Marguerite. » Il y a deux jours, vivant comme vous et moi. Elle dit :

20 « Laissez-moi, laissez-moi. » Ça sort aussi en plaintes, en cris. Ça sort de toutes les façons que ça veut. Ça sort. Elle laisse faire. D. dit : « Il faut y aller, ils sont au Gaumont, ils nous attendent, mais faisons-nous un café avant d'y aller. » D. a dit ça pour qu'elle prenne un café. D. rit. Il ne cesse pas de parler : « Ah ! c'est un sacré bonhomme... comment a-t-on pu penser qu'ils l'auraient... mais c'est

25 un malin Robert... il se sera caché au dernier moment... nous croyions qu'il n'était pas débrouillard à cause de son air. » D. est dans la salle de bains. Il a dit : « à cause de son air ». Elle est contre le placard de la cuisine appuyée. C'est vrai, il n'a pas l'air de tout il monde. Il était distrait. Il n'avait jamais l'air de rien voir, toujours en allé au cœur de l'absolue bonté. Elle se tient toujours contre le

30 placard de la cuisine. Toujours en allé au cœur de l'absolue douleur de la pensée. Elle fait le café. D. répète : « Dans deux jours, on le verra arriver. » Le café est prêt. Le goût du café chaud : Il vit. Je m'habille très vite. J'ai pris un cachet de corydrane¹. Toujours de la fièvre, je suis en nage. Les rues sont vides. D. marche vite. On arrive au Gaumont transformé en centre de transit. Comme convenu,

35 on demande Hélène D. Elle vient, elle rit. J'ai froid. Où sont-ils ? À l'hôtel. Elle nous conduit. L'hôtel. Tout est allumé. Il y a un va-et-vient de gens, d'hommes en costumes rayés de déportés et d'assistantes en blouses blanches. Il en arrive toute la nuit. Voilà la chambre, l'assistante s'en va. Je dis à D. : « Frappez. » Le cœur fait des bonds, je ne vais pas pouvoir entrer. D. frappe. Je rentre avec lui.

40 Il y a deux personnes au pied d'un lit, un homme et une femme. Ils ne disent rien. Ce sont des parents. Dans le lit il y a deux déportés. L'un d'eux dort, il a peut-être vingt ans. L'autre me sourit. Je demande : « C'est vous, Perrotti ? – C'est moi. – Je suis la femme de Robert L. – On l'a quitté il y a deux jours. – Comment

était-il ? » Perrotti regarde D. : « Il y en avait de beaucoup plus fatigués.

45 Le jeune s'est réveillé : « Robert L. ? Ah oui, on devait s'évader avec lui. » Je me suis assise près du lit. Je demande : « Ils fusillaient ? » Les deux jeunes gens se regardent, ils ne répondent pas tout de suite. « C'est-à-dire... ils avaient cessé de fusiller. » D. prend la parole : « C'est sûr ? » C'est Perrotti qui répond. « Le jour où l'on est partis, ça faisait deux jours qu'ils avaient cessé de fusiller. » Les deux
50 déportés parlent entre eux. Le jeune demande : « Comment le sais-tu ? – C'est le kapo² russe qui me l'a dit. » Moi : Qu'est-ce qu'il vous a dit ? – Il m'a dit qu'ils avaient reçu l'ordre de ne plus fusiller. » Le jeune : « Il y avait des jours où ils fusillaient et d'autres non. » Perrotti me regarde, il regarde D., il sourit : « On est bien fatigués, il faut nous excuser. »

Marguerite Duras, *La Douleur*, © P.O.L. Éditeur, 1985.

1. Médicament stimulant.

2. Détenu chargé de commander aux autres détenus.

Texte 5 Modiano, *Dora Bruder*, 1997, p.132

Modiano découvre le nom de Dora Bruder par hasard, dans un vieux journal de 1941 qui émet un avis de recherche pour une jeune fille du XVIII^e arrondissement de Paris, un quartier bien connu de l'écrivain.

Je me demande ce qui s'est passé, pour Dora, entre le 15 juin, quand elle se trouve au commissariat du quartier Clignancourt, et le 17 juin, le jour de la « Note pour Mlle Salomon »¹. Est-ce qu'on l'a laissée sortir de ce commissariat avec sa mère ?

- 5 Si elle a pu quitter le poste de police et rentrer à l'hôtel du boulevard Ornano en compagnie de sa mère – c'était tout près, il suffisait de suivre la rue Hermel –, alors cela veut dire qu'on est venu la rechercher trois jours plus tard, après que Mlle Salomon eut pris contact avec les assistantes sociales de la police, quai de Gesvres, au numéro 12, où se trouvait le service de Protection de l'Enfance.
- 10 Mais j'ai l'impression que les choses ne se sont pas déroulées aussi simplement. J'ai souvent suivi cette rue Hermel dans les deux sens, vers la Butte Montmartre ou vers le boulevard Ornano, et j'ai beau fermer les yeux, j'ai peine à imaginer Dora et sa mère marchant le long de cette rue jusqu'à leur chambre d'hôtel, par un après-midi ensoleillé de juin, comme si c'était un jour ordinaire.
- 15 Je crois que le 15 juin, dans ce commissariat de police du quartier Clignancourt, un engrenage s'est déclenché, auquel Dora ni sa mère ne pouvaient plus rien. Il arrive que les enfants éprouvent des exigences plus grandes que celles de leurs parents et qu'ils adoptent devant l'adversité une attitude plus violente que la leur. Ils laissent loin, très loin, derrière eux, leurs parents. Et ceux-ci,
- 20 désormais, ne peuvent plus les protéger.

Face aux policiers, à Mlle Salomon, aux assistantes sociales de la Préfecture, aux ordonnances allemandes et aux lois françaises, Cécile Bruder² avait dû se sentir bien vulnérable, avec l'étoile jaune qu'elle portait, son mari interné au camp de Drancy, et son « état d'indigence³ ». Et bien désemparée face à Dora, 25 qui était une rebelle, et avait voulu, à plusieurs reprises, déchirer cette nasse⁴ tendue sur elle et sur ses parents.

« En raison de ses fugues successives, il paraîtrait indiqué de la faire admettre dans une maison de redressement pour l'enfance. »

Patrick Modiano, *Dora Bruder*, © Éditions Gallimard, 1997.

1. Cette note est reproduite à la fin de l'extrait.
2. La mère de Dora.
3. Grande pauvreté.
4. Filet, piège.

Texte 6 Carrère, *L'Adversaire*, 2000, p.133

Intrigué par les rouages psychologiques qui ont pu pousser Romand à tuer toute sa famille, Emmanuel Carrère le contacte pour écrire un livre sur lui. Celui-ci accepte.

Il y¹ a bien quelque chose que l'on appelle un lac, mais ce n'est qu'un petit plan d'eau devant lequel se trouve un parking où il stationnait souvent. J'y ai stationné, moi aussi. C'est le souvenir le plus net que je garde de mon premier voyage sur les lieux de sa vie². Il n'y avait que deux autres voitures, inoccupées.

5 Il ventait. J'ai relu la lettre qu'il m'avait écrite pour me guider, regardé le plan d'eau, suivi dans le ciel gris le vol d'oiseaux dont je ne connaissais pas les noms – je ne sais reconnaître ni les oiseaux ni les arbres et je trouve ça triste. Il faisait froid. J'ai remis le contact pour avoir du chauffage. La soufflerie m'engourdissait. Je pensais au studio où je vais chaque matin après avoir conduit mes enfants à
10 l'école. Ce studio existe, on peut m'y rendre visite et m'y téléphoner. J'y écris et rafistole des scénarios qui, en général, sont tournés. Mais je sais ce que c'est de passer toutes ses journées sans témoin : les heures couché à regarder le plafond, la peur de ne plus exister. Je me demandais ce qu'il ressentait dans sa voiture. De la jouissance ? une jubilation ricanante à l'idée de tromper si magistralement son
15 monde ? J'étais certain que non. De l'angoisse ? Est-ce qu'il imaginait comment tout cela se terminerait, de quelle façon éclaterait la vérité et ce qui se passerait ensuite ? Est-ce qu'il pleurerait, le front contre le volant ? Ou bien est-ce qu'il ne ressentait rien du tout ? Est-ce que, seul, il devenait une machine à conduire, à marcher, à lire, sans vraiment penser ni sentir, un docteur Romand résiduel³ et
20 anesthésié ? Un mensonge, normalement, sert à recouvrir une vérité, quelque

chose de honteux peut-être mais de réel. Le sien ne recouvrait rien. Sous le faux docteur Romand il n'y avait pas de vrai Jean-Claude Romand.

Emmanuel Carrère, *L'Adversaire*, © P.O.L Éditeur, 2000.

1. Le narrateur parle de Divonne, station thermale qu'il avait située par erreur au bord du lac Léman dans un livre précédent.
2. La vie de Jean-Claude Romand.
3. Ce qui reste. Ici, ce qui reste après les mensonges.

Texte 7 Houellebecq, *La Carte et le Territoire*, 2010, p.134

Jed propose à Houellebecq de peindre son portrait. Il se rend donc chez l'écrivain pour étudier de plus près son sujet.

L'écrivain émit un grognement peu enthousiaste, mais se leva et le précéda dans un couloir. Les cartons de déménagement empilés le long des murs n'avaient toujours pas été ouverts. Il avait pris du ventre depuis la dernière fois, mais son cou, ses bras étaient toujours aussi décharnés ; il ressemblait à une
5 vieille tortue malade.

Le bureau était une grande pièce rectangulaire aux murs nus, à peu près vide à l'exception de trois tables de jardin en plastique vert bouteille alignées contre un mur. Sur la table centrale étaient posés un iMac 24 pouces et une imprimante laser Samsung ; des feuilles de papier, imprimées ou manuscrites, jonchaient les
10 autres tables. Le seul luxe était un fauteuil de direction au dossier élevé, muni de roulettes, en cuir noir.

Jed prit quelques photos de l'ensemble de la pièce. En le voyant s'approcher des tables, Houellebecq eut un sursaut nerveux.

« Ne vous inquiétez pas, je ne vais pas regarder vos manuscrits, je sais que
15 vous détestez ça. Quand même..., il réfléchit un instant, j'aimerais bien voir comment ça se présente, vos annotations, vos corrections.

– J'aimerais mieux pas.

– Je ne vais pas regarder le contenu, pas du tout. C'est juste pour avoir une idée de la géométrie de l'ensemble, je vous promets que sur le tableau personne
20 ne reconnaîtra les mots. »

Avec réticence, Houellebecq sortit quelques feuilles. Il y avait très peu de

ratures, mais de nombreux astérisques¹ au milieu du texte, accompagnés de flèches qui conduisaient à d'autres blocs de texte, les uns dans la marge, d'autres sur des feuilles séparées. À l'intérieur de ces blocs, de forme grossièrement
25 rectangulaire, de nouveaux astérisques renvoyaient à de nouveaux blocs, cela formait comme une arborescence². L'écriture était penchée, presque illisible. Houellebecq ne quitta pas Jed des yeux tout le temps qu'il prenait ses clichés, et soupira avec un soulagement visible lorsqu'il s'écarta de la table. En quittant la pièce, il referma soigneusement derrière lui.

Michel Houellebecq, *La Carte et le Territoire*, © Flammarion, 2010.

1. Signe typographique en forme d'étoile.

2. Schéma en forme d'arbre.

Texte écho Sarraute, *L'Ère du soupçon*, 1956, p.135

À la fin des années 1950, Nathalie Sarraute voit dans les bouleversements philosophiques la promesse d'un renouvellement des formes du récit.

L'*homo absurdus*¹ fut donc la colombe de l'arche, le messager de la délivrance.

On pouvait enfin sans remords abandonner les tentatives stériles, les pataugeages, épuisants coupages de cheveux en quatre ; l'homme moderne, corps

sans âme ballotté par des forces hostiles, n'était rien d'autre en définitive que ce

5 qu'il apparaissait au-dehors. La torpeur inexpressive, l'immobilité qu'un regard superficiel pouvait observer sur son visage, quand il s'abandonnait à lui-même, ne cachait pas de mouvements intérieurs. Ce « tumulte au silence pareil »², que les amateurs du psychologique avaient cru percevoir dans son âme, n'était, après tout, que silence.

10 Sa conscience n'était faite que d'une trame légère « d'opinions convenues, reçues telles quelles du groupe auquel il appartient », et ces clichés eux-mêmes recouvraient « un néant profond », une quasi-totale « absence de soi-même ». Le « for intérieur », « l'ineffable intimité avec soi » n'avait été qu'un miroir aux alouettes. « Le psychologique » n'existait pas.

15 Cette constatation apaisante apportait avec elle ce sentiment délicieux de vigueur renouvelée et d'optimisme qu'amènent d'ordinaire les liquidations et les renoncements.

On pouvait regrouper ses forces et, oubliant les déboires du passé, repartir

« sur de nouvelles bases ». Des voies plus accessibles et plus riantes semblaient

20 s'ouvrir de toutes parts. Le cinéma, art plein de promesses, allait faire profiter de

ses techniques toutes neuves le roman auquel tant d'efforts infructueux avaient fait retrouver une juvénile et touchante modestie.

Nathalie Sarraute, *L'Ère du soupçon*, © Éditions Gallimard, 1956.

1. L'homme absurde est défini par Albert Camus : la vie n'a pas de sens, et ce non-sens doit être affronté avec lucidité.
2. Expression tirée d'un vers de Paul Valéry dans « Le cimetière marin » (1922).